

L'ARCHE *Editeur*

**Carl ZUCKMAYER**

Capitaine de Köpenick

Traduit par  
Joseph SCHMITTBIEL

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

**L'Arche *Editeur***  
**86 rue Bonaparte**  
**75006 Paris**  
**[contact@arche-editeur.com](mailto:contact@arche-editeur.com)**

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

---

# LE CAPITAINE DE KOEPENICK

de Carl ZUCKMAYER

Traduction et adaptation  
Joseph SCHMITTBIEL

---

## ACTE I

### Scène 1 : Boutique de Wormser

*Obermuller*  
*Wabschke*  
*Wormser*  
*Voigt*

### Scène 2 : Bureau de police

*Flic*  
*Voigt*

---

### Scène 3 : Bureau du personnel

*Knell*  
*Voigt*

### Scène 4 : La rue

*Kalle*  
*Voigt*

---

### Scène 5 : Wormser, seul

## ACTE II

### Scène 6 : La prison

*Le directeur*

*Les détenus :        Voigt  
                             Pudritzki  
                             Bulcke*

### Scène 7 : Salon de la famille Hoprecht

*Marie Hoprecht*

*Voigt*

*Hoprecht*

### Scène 8 : Salon de la famille Obermuller

*Madame Obermuller*

*Obermuller*

*Wabschke*

### Scène 9 : Préfecture de police

*Une femme*

*Un homme*

*Flic*

*Voigt*

*Officier de préfecture (voix off)*

### Scène 10 : Chambre de Lisette

*Voigt*

*Facteur (voix off)*

### Scène 11 : Salon de la famille Hoprecht

*Marie Hoprecht*

*Hoprecht*

*Voigt*

## ACTE III

### Scène 12 : Gare

*Commerçant (voix off)*  
*Voigt*  
*Cheminot 1*  
*Cheminot 2*

### Scène 13 : Mairie de Köpenick

*Kilian*  
*La lavandière*  
*Obermuller*  
*Voigt*

### Scène 14 : Bureau du maire de Köpenick

*Obermuller*  
*Kilian*  
*Rosencrantz*  
*Voigt*  
*Madame Obermuller*

### Scène 15 : Un café à Berlin

*La patronne*  
*Voigt*  
*Un client*  
*Vendeur de journaux (voix off)*

### Scène 16 : Le bureau du commissaire

*Inspecteur*  
*Commissaire*  
*Agent*  
*Voigt*

## Distribution :

Christine WOLFF :

Wilhelm Voigt

Daniel BUCHER :

Obermuller  
Le chef du personnel Knell (marionnette)  
Le directeur de la prison  
L'homme qui attend son tour  
Facteur (voix off)  
Cheminot 1  
Vendeur de journaux (voix off)  
Le commissaire

Isabelle JUND :

Le tailleur Wabschke  
Kalle  
Un détenu  
Marie Hoprecht  
La femme qui sort du bureau  
Officier de préfecture (voix off)  
Le commerçant (voix off)  
La lavandière  
La patronne du café  
L'inspecteur

Nicolas KOCH :

Le tailleur Wormser  
Le flic (marionnette)  
Le détenu Pudritzki  
Hoprecht  
Madame Obermuller  
Cheminot 2  
Kilian  
Rosencrantz  
Le client du café  
L'agent

## ACTE I

### Scène 1

La boutique du tailleur Wormser, magasin d'uniformes et accessoires militaires. Le tailleur Wabschke, petit et bossu, employé de Wormser, aide le Capitaine Obermuller à enfiler son nouvel uniforme.

Obermuller : Non, Wabschke, il y a quelque chose qui cloche avec cet uniforme, je le sens bien.

Wabschke : Mais c'est toujours la même histoire lieutenant, moi-même quand j'enfile un nouveau falzar, taillé sur mesure et tout et tout j'ai toujours une drôle de sensation, et après je m'en rends bien compte : c'est une sensation de nouveauté.

Obermuller : Ne me racontez pas de salades Wabschke. Je n'ai pas les moyens de m'offrir un nouvel uniforme tous les ans et quand ça arrive, il faut que tout soit parfait. Franchement, de quoi j'ai l'air là-dedans. Il rit.

Wabschke, le chope à la ceinture et lui remonte violemment le pantalon : On dirait une deuxième peau mon lieutenant.

Obermuller : Ca c'est vous qui le dites ! Il se regarde dans le miroir : Bon, devant y'a rien à dire, mais derrière, derrière ! Regardez-moi ça, c'est pas réglementaire.

Wabschke : Mais lieutenant, on dirait que vous êtes né avec.

Obermuller : Six centimètres et demi, six centimètres et demi c'est le règlement, regardez, y'en a au moins huit, je le sens je vous dis.

Wabschke : Mais personne n'ira vérifier.

Obermuller : Je ne veux rien savoir.

Wabschke : Alors il va falloir rouvrir le fond de culotte et ça va coincer au niveau de la taille...

Obermuller : On voit bien que vous n'avez pas fait votre service militaire, un troufion qui la ramène autant que vous ne sort jamais du trou.

Wabschke : C'est bien pour ça que j'ai soigné ma bosse. Le petit doigt sur la couture du pantalon c'est pas mon truc.

Obermuller : C'est justement ça qui vous vous manque, en tant que tailleur vous êtes parfait, mais en tant qu'être humain, il vous manque le savoir-vivre, la manière, tout ce qui vous fait un homme !

Wabschke : Si ce n'est que ça je peux me mettre au garde-à-vous. Il le fait, mal évidemment.

Obermuller, en riant, un rien outré : Arrêtez Wabschke, je ne peux pas supporter ça.

Wormser, arrive en trombe : Wabschke, cessez vos gamineries ! Bonjour lieutenant, ne faites pas attention à cette andouille, il est un peu simplet mais vous ne trouverez pas de meilleur tailleur dans toute l'Allemagne. A Wabschke : La prochaine fois c'est la porte. A Obermuller : Lieutenant, vous êtes sublime ! Ah ! Le service, les manœuvres, l'air pur, c'est ça la Garde Impériale ! Laissez-moi vous admirer, alors dites-moi, où est le problème ?

Obermuller : J'ai une drôle de sensation, il me semble que le fond de culotte n'est pas réglementaire.

Wormser, à Wabschke : Allez me chercher le cahier des mesures. Wabschke sort. A Obermuller : La veste vous va à ravir, et tâtez-moi cette étoffe c'est doux comme un cul de cheval. Il joint le geste à la parole.

Obermuller, se défend comme il peut : Un cul de cheval ! Vous avez de ces idées Wormser !

Wabschke revient et tend le cahier à Wormser.

Wormser : Et bien voilà : six centimètres et demi, c'est bien ce qu'on disait non ?

Obermuller : Mais ils n'y sont pas, vérifiez vous-même. Il tend son cul à Wormser qui saisit le mètre-ruban au cou de Wabschke. Durant cette dernière action un homme est passé à l'arrière-plan, il revient pour regarder l'intérieur du magasin à travers la vitrine.

Wormser : Qu'est-ce qu'il veut celui-là ? Tiens, il s'en va. Il prend la mesure au cul d'Obermuller : Je dois bien reconnaître que vous avez raison lieutenant. Huit centimètres.

Obermuller : Je le savais, je le sentais, c'est au petit détail qu'on reconnaît le soldat. Et il y a un sens caché derrière tout ça, vous comprenez ? C'est comme le pas de l'oie ! Les gens croient que c'est de la chicanerie, pas du tout ! Il faut bien comprendre qu'il y a un sens profond derrière cela.

Wormser : Mais c'est exactement mon discours ! Notre Empereur et notre règlement militaire sont incomparables. Ca et nos classiques, le monde entier nous les envie ! L'homme est revenu, il se tient immobile dans l'entrée du magasin. Encore vous ?

Wilhelm Voigt est un homme d'allure chétive, maigre, un peu courbé. Teint pâle, moustache grise, il porte un vieux costume et une casquette, chemise sans col, grosses godasses, paquet sous le bras, il semble très étonné par ce qu'il voit.

Wormser : Que voulez-vous ? Vous avez quelque chose à déposer ?

Voigt : Non. Il referme la porte et s'en va.

Obermuller : Il a l'air d'un cadavre en vacances celui-là.

Wormser : Il voulait peut-être commander un uniforme d'officier de la garde.

Obermuller éclate de rire.

Wabschke, à Wormser : Va falloir rouvrir le fond de culotte et ça va coincer à la taille.

Wormser : Mon lieutenant, nous n'allons tout de même pas gâcher cette belle étoffe pour quelques petits millimètres, non ?

Obermuller : Le règlement c'est le règlement, il n'y a rien à faire. Je viens d'être nommé lieutenant de réserve et...

Wormser : Magnifique ! Vous savez ce que je dis toujours ? L'être humain ne commence qu'à partir du grade de lieutenant.

Obermuller : Je n'irais peut-être pas jusque là mais cette promotion est très importante pour ma carrière et...

Wormser : Vous êtes fonctionnaire mon lieutenant ?

Obermuller : Employé municipal, monsieur Wormser. En fait je m'intéresse à la politique, j'aimerais agir pour le bien de la communauté. J'ai pu entrer au conseil municipal de Köpenick et avec un peu de chance je peux envisager de devenir maire dans quelques années.

Wormser : Vous êtes parvenu au grade de lieutenant de réserve, tous les espoirs sont donc permis !

Wabschke : C'est en forgeant qu'on devient forgeron.

Wormser : La ferme Wabschke, on ne vous a rien demandé.

Wilhelm Voigt est de retour, même attitude qu'avant.

Wormser : Mais qu'est-ce que vous voulez, vous ?

Voigt le regarde.

Wormser : Vous cherchez quelque chose ?

Voigt : Je voulais simplement me renseigner...

Wormser : Dehors ! On ne veut pas de mendiants ici !

Voigt décampe.

Wormser : Non mais quel toupet, dans mon magasin ! Les gens sont de plus en plus effrontés de nos jours.

Obermuller : Ne vous énervez pas Wormser, occupez-vous plutôt de mon uniforme.

Wormser : Comme vous voudrez lieutenant, Wabschke, aidez Monsieur Obermuller. Il sera prêt lundi, ça ira ?

Obermuller : Parfait, Wormser, parfait, quand j'achète un nouvel uniforme il faut que tout soit parfait vous comprenez ?

## Noir

### Scène 2

Bureau de police à Potsdam.

L'agent regarde sa montre : Midi. Il se prépare à s'en aller.

Voigt, entrant : Pardon M'sieur l'agent, je voulais simplement me renseigner...

L'agent : Primo, le bureau est fermé de midi à quatorze heures, secundo, je ne suis pas « m'sieur l'agent » mais chef de district, ça se voit aux boutons et aux épaulettes.

Voigt : Alors pardon Monsieur le commissaire, mais j'attends depuis onze heures et demie et...

L'agent : Vous vous appelez ?

Voigt : Voigt, Wilhelm.

L'agent, saisissant un classeur : Age ?

Voigt : Quarante-six ans.

L'agent : Qualité ?

Voigt : Cordonnier.

L'agent : Originaire de... ?

Voigt : Klein-Pinchow.

L'agent : C'est où ça ?

Voigt : Du côté de la Wuhlheide.

L'agent : Domicilié à ?

Voigt : Nulle part.

L'agent : Comment ça, vous devez bien avoir un domicile non ?

Voigt : Non.

L'agent : Où avez-vous fait votre déclaration légale de domicile ?

Voigt : Nulle part, je suis placé sous surveillance policière. C'est pour ça que je suis ici, je voudrais faire ma déclaration de domicile mais pour ça il me faut un permis de séjour.

L'agent : Où étiez-vous déclaré avant ?

Voigt : Encore nulle part. Je sors à l'instant de la centrale de Plötzensee.

L'agent, vient de trouver son dossier dans le classeur : Aha ! Repris de justice !

Voigt : J'ai pas été repris, je viens d'être libéré.

L'agent : Ne faites pas le malin. Que venez-vous faire à Potsdam ?

Voigt : Travailler.

L'agent : Y disent tous ça. Pourquoi n'aviez-vous pas de travail avant ? Quinze ans de réclusion, pour faux en écriture.

Voigt : C'était il y a longtemps Monsieur le commissaire.

L'agent : C'est d'autant plus grave ! A dix-huit ans ! Qu'est-ce que vous avez fabriqué ?

Voigt : J'étais un blanc-bec, M'sieur le commissaire, et il ne s'agissait que de trois cents marks.

L'agent : Pas une excuse.

Voigt : Je ne cherche pas à m'excuser, c'est la vérité. J'étais amoureux, je voulais lui faire des cadeaux et on m'a pincé.

L'agent : Et vous avez pillé la Poste Impériale.

Voigt : Je pensais que ce n'était pas une grande perte pour eux. Mais on m'a collé quinze ans, ça fait beaucoup pour un môme.

L'agent : Ce n'est pas à vous d'en juger, la condamnation correspond toujours exactement à la gravité du délit.

Voigt : Si vous le dites. C'est oublié à présent.

L'agent : Cela ne s'oublie jamais, mettez-vous bien ça dans le crâne. Ce qui est écrit dans votre casier est comme le nez au milieu du visage : on ne s'en sépare pas. Une fois qu'on se laisse aller sur la mauvaise pente...

Voigt, l'interrompant : Très juste.

L'agent : Comment ça « très juste » ?

Voigt : Votre histoire de mauvaise pente. C'est comme quand on met une puce sur une plaque de verre. Elle peut cavalier autant qu'elle veut, elle finit toujours par glisser vers le bas.

L'agent : C'est ça. Vous avez de la famille ?

Voigt : Non, si, enfin, un peu. J'ai une sœur qui est mariée, mais je n'ose pas aller la voir...

L'agent, lisant le dossier : Récemment vous avez purgé une peine de quinze mois pour falsification, fausse déclaration et faux en écriture.

Voigt : C'est parce que je voulais m'arracher le nez du milieu du visage, mais ça n'a pas marché.

L'agent : C'est quoi ces histoires ?

Voigt : J'ai pensé qu'en faisant disparaître Wilhelm Voigt je pourrai repartir à zéro sous un autre nom.

L'agent : Stupide, vous avez bien vu le résultat. Vous savez à quoi vous en tenir à présent.

Voigt : Oui, mais j'ai besoin d'un permis de séjour pour ne pas être expulsé. J'ai suivi une formation de cordonnier en prison, j'aimerais travailler dans une fabrique de chaussures.

L'agent : Avez-vous déjà commencé à chercher du travail ?

Voigt : Je ne fais que ça depuis que je suis sorti. Le directeur de la prison m'a donné une recommandation, Il la sort de sa poche : mais le plus souvent je n'ai même pas le temps de la présenter. Ils veulent tous une déclaration de domicile. Parfois ils croient que je viens mendier alors ils me chassent.

L'agent, n'a pas écouté : Bon, alors vous reviendrez lorsque vous aurez trouvé du travail et on verra.

Voigt : Mais c'est impossible, sans permis de séjour...

L'agent, l'interrompant : Vous ne croyez tout de même pas que nous allons établir un permis de séjour à un repris de justice au chômage, on sait comment ça se passe, après ils ne cherchent plus de travail et traînent dans les rues.

Voigt : Mais il faut bien que je travaille ! De quoi je vais vivre sans travail ?

L'agent : C'est pas mon problème. Débrouillez-vous pour devenir quelqu'un de correct. Quand on veut du travail on en trouve.

Voigt, secoue la tête : Non, non, non, c'est sans issue ! Sans permis, pas de travail et sans travail pas de permis. Comment je vais faire pour m'en sortir ? Donnez-moi au moins un passeport avec autorisation de quitter le territoire, que je puisse aller à l'étranger.

L'agent : Nous ne sommes pas habilités à délivrer ce genre de document.

Voigt : Vous avez toute ma vie dans votre dossier, si vous ne voulez pas de moi, donnez-moi au moins un passeport que je puisse partir.

L'agent : Puisque je vous dis que nous ne sommes pas habilités. Si vous voulez un passeport, adressez-vous à la commune de votre lieu de naissance.

Voigt : Mais j'en viens ! Ils ne m'ont même pas écouté. « T'es rayé de nos papiers » qu'ils ont dit, « on te connaît plus, ça fait vingt ans que t'es plus dans nos classeurs, va dans la prochaine commune, ton village natal a honte de toi ». J'ai pas demandé à ce qu'on me construise un mémorial que je leur ai répondu, je voudrais simplement être inscrit quelque part. Ils m'ont foutu dehors, je n'y retournerai plus.

L'agent : Calmez-vous, calmez-vous.

Voigt : Je suis calme ! Tout ce que je veux c'est avoir des papiers. Des papiers, c'est encore plus important que la santé, j'ai même plus besoin de papiers que de pain quotidien !

L'agent : Ca suffit !

Voigt : Je ne m'énerve pas, mais tout être humain a droit à une place non ? Si je ne peux m'inscrire nulle part et que je n'ai pas le droit de rester, il faut bien qu'on me donne un passeport pour que je puisse partir ! Je ne peux tout de même pas me balader dans les airs, y'a que les pendus qui peuvent faire ça !

L'agent : J'ai dit : ça suffit ! Je vais transmettre votre demande de permis à l'autorité compétente. Je ne peux rien faire d'autre, vous êtes un personnage suspect et nous avons déjà trop d'éléments indésirables dans cette ville. Point final.

Voigt : Alors je vous fais une proposition : arrêtez-moi et renvoyez-moi à Plötzensee d'accord ?

L'agent : Dehors ! Le v'là qui d'vient insolent. Foutez-moi le camp !

Voigt : C'est bon, c'est bon, je m'en vais. Il sort.

L'agent : Quel crétin. Il me fait perdre un quart d'heure sur ma pause de midi et en plus il râle. Bah ! Qu'il aille au diable.

Noir

### Scène 3

Bureau du personnel de la fabrique de chaussures.

Knell, directeur du personnel, chantonne en rangeant des paperasses : Hirschberg ! Veuillez noter : 25 ouvriers, 12 couturières pour l'atelier boutons, 10 apprentis, 15 emballeurs pour l'expédition, ils commencent demain matin. Faites entrer le candidat suivant. Voigt entre.

Knell : Où avez-vous fait votre service ?

Voigt : J'ai appris le métier chez plusieurs maîtres cordonniers et puis j'ai été formé dans une fabrique... nationale.

Knell : Je voulais dire, où étiez-vous stationné ?

Voigt : Stationné n'est pas vraiment le mot exact, j'étais plutôt parqué.

Knell : Vous n'avez jamais été soldat ?

Voigt : Non. Je sors de prison, je préfère le dire tout de suite. J'ai pensé que l'industrie était plus généreuse que le petit commerce. Je connais bien le travail à la machine.

Knell : Faites voir vos papiers.

Voigt sort un papier de sa poche et le lui tend.

Knell : Qu'est-ce que c'est que ça ? Ce ne sont pas des papiers.

Voigt : Le directeur de la prison m'a dit qu'en présentant cette recommandation je trouverai du travail partout.

Knell : Il me faut votre permis de séjour, ou un passeport.

Voigt : La police ne veut pas m'en donner tant que je n'aurai pas de travail.

Knell : Je ne peux pas embaucher quelqu'un sans papiers, où irions-nous sinon ? Pas de désordre ici, tout employé doit avoir des papiers en règle, si vous aviez fait votre service militaire, vous sauriez qu'on ne fait pas n'importe quoi n'importe comment.

Voigt, très calme : Je pensais que c'était une usine ici, et pas une caserne. Il sort.

Knell : Dehors l'effronté ! Mais c'est inouï ! Vous voyez Hirschberg, c'est pas pour rien que j'embauche de préférence les gens qui ont fait leur service. De nos jours, les sociaux démocrates font régner une telle anarchie qu'il faut être absolument sûr de son personnel ! Comment peut-on encore faire confiance aux gens ! Noir progressif : C'est inouï, suivant ! Où avez-vous fait votre service militaire ?

## Noir

### Scène 4

Voigt et Kalle sur des cartons, Kalle couché, Voigt assis, nuit.

Kalle : A quoi tu penses Wilhelm ?

Voigt : A rien, je somnole. Pause.

Kalle : Toi tu as une idée derrière la tête. Pause : Allez vas-y, crache le morceau, si t'as quelque chose en travers de la gorge alors tousse un coup, tu sais bien que je dirai rien.

Voigt : Si tu pouvais me donner un coup de main... Seul j'y arriverai pas.

Kalle, se redresse vivement : C'est quoi ton truc, y'a du pognon à la clé ?

Voigt : La préfecture de police de Potsdam, la fenêtre qui donne sur la cour n'a pas de barreaux, c'est pas surveillé la nuit. D'abord passer le mur, à deux c'est pas un problème après c'est juste une vitre à enfoncer. Les armoires ont des serrures toutes simples, une épingle à nourrice suffit.

Kalle, déçu : Qu'est-ce tu veux foutre à la préfecture de police, y'a rien à chercher là-bas ?

Voigt : Kalle, y'a toute ma vie dans ces armoires : les rapports de police, le casier, les certificats de libération. Suffit de mettre tout ça au feu et c'est gagné !

Kalle : T'es pas bien Wilhelm ?

Voigt : J'ai bien réfléchi à mon coup. Là-bas y'a une armoire pleine de jolis petits passeports, à remplir soi-même, à prolonger tant qu'on veut, avec les tampons officiels, les timbres fiscaux, bref, tout ce qui faut pour vivre.

Kalle : Tu crois qu'ils ont une caisse ?

Voigt : Bien sûr, y'a le bureau de l'huissier et la caisse locale.

Kalle : Si y'a pas de caisse je viens pas.

Voigt : La caisse, tu peux la garder, tout ce que je veux c'est un billet de train pour la Bohème, le reste est pour toi.

Kalle : Ouais. Faut que je réfléchisse, si y'a une caisse alors ça peut m'intéresser.

Voigt : Bien sûr qu'il y a une caisse. Dans une ville comme Potsdam y'a une caisse dans tous les commissariats.

Kalle : On peut toujours jeter un coup d'œil, ça mange pas de pain.

Voigt, rêveur : Alors j'aurai mon passeport, pour repartir à zéro...

Kalle : Si tu veux, on peut y aller demain soir, j'ai même un Browning. Il montre le flingue à Voigt.

Voigt : Surtout pas, si ça se passe mal c'est du vol à main armée et ça coûte très cher.

Kalle : Tu crois que c'est risqué ?

Voigt : Non, y'a pas de gardien, mais faut pas tenter le diable.

Kalle : Bon, on verra ça après une nuit de sommeil.

Voigt : Moi je peux plus dormir, j'ai ce bruit dans la tête.

Kalle : Quoi ?

Voigt : Des tambours, et puis des cloches...

Kalle : Ça vient de la cire que t'as dans les oreilles, t'as qu'à te les décrocher avec le doigt.

Voigt : En cellule, je collais souvent l'oreille contre le mur. D'abord on entend rien et au bout d'un moment, y'a comme un léger bruit qui vient de l'intérieur de la pierre et alors j'me disais ça y est, elle grandit.

Kalle : Quoi, la souris ou l'araignée que t'as au plafond ?

Voigt : La pierre Kalle ! Tu comprends pas ça toi. Tu crois que ce qui est construit ne bouge pas. Et bien moi je te dis que tout grandit, même les pierres, c'est comme une semence sauf que ça va pas aussi vite.

Kalle : N'importe quoi, tu vas pas me dire que la pierre pousse comme le poil au menton.

Voigt : Sous une grande ville, y'a de la terre, du sable, de la glaise et de l'eau. Et dans la tête d'un homme, y'a des pensées, des mots et puis des rêves et y'en a toujours plus, tout ça, ça pousse sauf que personne ne sait jusqu'où ça va.

Kalle : Laisse-moi dormir, on verra demain. Il se couche et enlève ses chaussures.

Voigt : Quand j'aurai passé la frontière avec mon passeport, je continuerai à pied. En Bohême, les montagnes sont immenses.

Kalle, baille : Moi ça m'intéresse plus d'aller à pincettes, ça fait mal aux arpillons, et puis c'est bientôt l'automne Wilhelm.

Voigt : Le mois de septembre est magnifique et dans les vallées on bat les moissons, ils font ça à la main. C'est facile de trouver du boulot, pour une soupe et un bout de pain.

Kalle : Quelle vie de chien.

Voigt : Dis pas ça. C'est ça la liberté, tu as froid de temps en temps mais la route est grande ouverte et quand il pleut tu te dis, demain il fera meilleur... dis, quand je serai sur la route... Kalle, Kalle !

Kalle : Oui ?

Voigt : Demain soir. Tu me laisse pas tomber dis ? Il me faut un passeport, il faut que je sorte d'ici.

Kalle, à moitié endormi : Si y a une caisse.

Voigt : Kalle, tu dors ? Bon sang, il faut que je sorte d'ici.

## Noir

### Scène 5

Pinceau de lumière qui balaye la nuit, des cris « Halte qui va là ? » puis « Halte ou je fais feu », sirène de police, silence, noir. Lumière, Wormser arrive, un journal en main.

Wormser : Qu'est-ce que c'est que ça ? Il lit : Potsdam, arrestation mouvementée à la Préfecture de Police. Tss, tss, tss, quel culot ! Deux types sont entrés par effraction à la préfecture de police, dans les locaux de la police ! Pour emporter la caisse, ils ne reculent devant rien, enfin, ils sont sous les verrous c'est déjà ça... Connus des services de police évidemment, à quoi bon les laisser sortir s'ils se remettent à cambrioler ? Il continue de lire : Ah ça c'est intéressant : Partie de chasse à la cour de sa Majesté l'Empereur. Six têtes couronnées parmi les invités, qu'est-ce que je serai heureux de voir ça, même en tant que laquais. Notre Empereur, ça c'est un homme, du style, de l'esprit et une vitalité, ça c'est un exemple pour notre pays !

## Noir

## ACTE II

### Scène 6

Une salle de la prison de Sonnenburg. Musique militaire, les détenus (Voigt se trouve parmi eux) arrivent au pas de l'oie, font le tour de la scène et se retrouvent en rang face au public. La musique s'arrête. Le directeur de la prison entre et monte sur une chaise au milieu de la scène.

Le directeur : Messieurs bonjour !

Les détenus : Bonjour Monsieur le directeur !

Le directeur : Comptez-vous ! Effet de nombre, les détenus se comptent à la façon des militaires, de un à trente.

Le directeur : Parfait ! De un à sept, cavalerie, de huit à douze artillerie, de treize à vingt-quatre infanterie, le reste, génie, train et services de santé. Repos ! Comme vous le savez, nous sommes aujourd'hui le deux septembre. A propos, l'un d'entre vous sera libéré demain qui est-ce ? Voigt se met au garde à vous : Ah, c'est vous Voigt ?

Voigt : Oui Monsieur le directeur !

Le directeur : Combien de temps étiez-vous parmi nous ?

Voigt : Dix ans Monsieur le directeur !

Le directeur : Et pour quelle raison ?

Voigt : Entrée par effraction à la préfecture de police, je voulais...

Le directeur : Exact. Et bien cher ami, votre attitude irréprochable et votre persévérance vous ont valu d'excellentes appréciations de vos supérieurs. Espérons que... mais nous parlerons de cela demain, voulez-vous ?

Voigt : Volontiers Monsieur le directeur !

Le directeur : Bien. Nous sommes réunis ici pour fêter le deux septembre, jour anniversaire de la bataille de Sedan. Soixante millions de cœurs allemands s'enflamment au souvenir du champ de bataille sanglant où, voilà quarante années jour pour jour, notre glorieuse armée arracha cette victoire décisive qui fit de nous ce que nous sommes aujourd'hui. Moi-même, en tant que jeune volontaire, j'ai eu la chance inouïe d'être présent face à l'ennemi en ce jour mémorable. Mais l'honneur suprême de participer à une guerre pour la patrie n'est pas donné à chaque génération. C'est pourquoi l'institution du service militaire assure à notre peuple une force vive, qui, même en temps de paix, garantit la stabilité de nos mœurs, ainsi que l'hygiène corporelle et spirituelle. Bon nombre d'entre vous, frappé par les coups du destin n'a pas pu appartenir à cette grande armée. C'est pourquoi j'ai tenté, dans la

mesure du possible, de vous transmettre les valeurs élevées qu'il ne vous a pas été donné d'acquérir sous les drapeaux. Celui qui, en entrant ici ne faisait pas la différence entre un sous-officier et un général, connaît à présent l'esprit et la discipline de notre armée. Et retournant à la vie civile, il saura affronter les difficultés et être un homme. Mais revenons-en à notre commémoration. Le général d'infanterie von der Tann se tenait avec ses trois divisions face aux quatre corps d'armée du général Boulanger. J'espère que vous avez bien retenu la composition et la répartition des troupes. De combien de compagnies dispose un régiment d'infanterie ? Pudritzki !

Pudritzki, faisant un pas en avant : De... de... et bien de différentes compagnies monsieur le directeur.

Le directeur : Vous racontez n'importe quoi ! Qui peut répondre à la question ?

Voigt fait un pas en avant.

Le directeur : C'est bien Voigt, je sais que vous connaissez la réponse, je vais vous poser une question plus difficile. Qu'est-ce qu'une division de cavalerie ?

Voigt, d'une voix claire et sans hésitation : Une division de cavalerie est une formation autonome, placée sous l'autorité de l'armée et dont l'état-major peut disposer selon ses besoins stratégiques. Elle se compose de trois, parfois quatre régiments de cavalerie disposant chacun d'un détachement d'artillerie de campagne.

Le directeur : Bravo Voigt ! Vous avez été très attentif et vous avez beaucoup appris ici. Vous verrez que tout cela vous sera utile dans votre vie future. Sortez des rangs, vous prendrez le commandement de nos régiments d'assaut. C'est la dernière fois que vous participez à nos manœuvres.

Les prisonniers commencent à se mettre en place sous la direction du directeur, en jouant à la guerre, exactement comme des enfants, ils mimeront la charge de cavalerie, imiteront les coups de feu etc.

Le directeur : Bulcke, vous serez la division de cavalerie bavaroise. Voigt, plus en avant. Les autres derrière, vous êtes le deuxième et troisième régiment de grenadiers prussiens. Non, de l'autre côté, ici, il y a un pli dans le terrain et à droite, des marécages. L'artillerie doit se camoufler, c'est cela, baissez-vous. Vous apparaîtrez après la retraite de la première vague d'assaut de la cavalerie. Là où je suis, se trouve le quartier général de l'ennemi, cette chaise représente la cote 101. Il est onze heures du matin, droit devant nous, se découpant sur l'horizon, nous reconnaissons un moulin à vent, derrière celui-ci, des petits nuages blancs. Qu'est-ce qu'ils annoncent Pudritzki ?

Pudritzki : Du mauvais temps, monsieur le directeur.

Le directeur : Mais non ! Ce sont les bouches à feu de l'artillerie ennemie qui entrent en action.

Pudritzki : Pardon monsieur le directeur, la dernière fois vous aviez dit qu'il s'était mis à pleuvoir alors j'ai pensé...

Le directeur : Très juste, vous êtes pardonné. Une légère averse a réduit la visibilité, mais le temps s'éclaircit par la suite. A présent la cavalerie se dirige au trot vers le moulin, mais non ! Plus à gauche, vous allez vous retrouver dans les marécages ! Mais qu'est-ce que vous faites Voigt ?

Voigt : Je me tiens prêt et je laisse un de mes régiments en réserve. Je transmets l'ordre au clairon. Il imite le clairon.

Le directeur : Bravo Voigt, vous avez parfaitement saisi la situation, comme si vous l'aviez vécue, comment est-ce possible ?

Voigt : Un prussien a ça dans le sang Monsieur le directeur. Il s'adresse aux hommes de sa troupe : A droite, droite ! En avant, marche ! Droit devant, marche !

Le directeur : Mais que faites-vous de cet homme ?

Voigt : C'est le deuxième régiment monsieur le directeur, je le place en réserve et je l'envoie à la popote, après une bonne soupe ils seront frais pour le combat.

Le directeur : Excellent Voigt ! Exemplaire ! Aux autres : Vous voyez ? Voilà l'esprit d'initiative du subordonné qui fait la différence dans les moments critiques. Voigt ! Vous êtes un soldat né, malgré vos jambes arquées. A présent la cavalerie passe au galop et charge ! En avant !

Tout le monde, simulant la charge : Hourra ! Hourra ! Hourra !

## Noir

### Scène 7

Salon de la famille Hoprecht. Madame Hoprecht nettoie l'uniforme de son mari. Voigt, assis devant une tasse de café, chapeau, paquet ficelé sur les genoux. Il est habillé comme « avant ».

Madame Hoprecht : Allons Wilhelm, pose ton chapeau et ton paquet, tu es chez toi ici. Nous ne pouvons pas t'offrir grand chose, il faut se contenter de ce qu'on a.

Voigt : Merci Marie. Ton café est très bon.

Madame Hoprecht : Tu as pris assez de sucre ? Sers-toi en sucre, il est pas très fort. Le salaire de Friedrich couvre à peine les dépenses du ménage, et mon magasin de savons ne rapporte pas grand chose.

Voigt : Marie, je ne voudrais pas que tu croies que j'ai l'intention de vivre à vos crochets. Je passais simplement pour dire bonjour. Et je vais m'en aller.

Madame Hoprecht : Hors de question Wilhelm, tu n'as pas le droit de me faire ça. Mon mari me gronderait si je laissais partir mon frère sans qu'il ait pu faire sa connaissance.

Voigt : Il n'aura aucun plaisir à me voir, tu crois pas ?

Madame Hoprecht : Ne dis pas ça Wilhelm, il est la bonté même. Bien sûr au boulot il est très sévère, dans son administration il ne supporte pas la moindre irrégularité, mais sinon, il a le cœur sur la main, crois-moi.

Voigt : J'ai longtemps réfléchi avant de monter. J'ai passé plusieurs fois devant la porte.

Madame Hoprecht : Tu aurais dû venir plus tôt Wilhelm, qui sait, peut-être que tout aurait été différent.

Voigt : Dans le temps... Je cadrais pas ici et puis... j'osais pas. Mais maintenant...

Madame Hoprecht : C'est pas bien Wilhelm. Si seulement tu avais écrit, on t'aurait au moins envoyé un paquet pour Noël.

Voigt : C'est gentil Marie.

Madame Hoprecht : On est frère et sœur, non ? Il est vrai que je ne t'aurais pas reconnu. J'étais encore une enfant. Quand maman est morte...

Voigt : Pas maman, s'il te plaît...

Madame Hoprecht : Comme tu veux Wilhelm. Je pensais que tu aurais aimé savoir...

Voigt, signe de tête négatif.

Madame Hoprecht : Il ne va pas tarder. Les réservistes s'arrêtent à six heures.

Voigt : Il est volontaire pour cette manœuvre ?

Madame Hoprecht : Bien sûr ! A l'époque, il aurait préféré rester à l'armée, mais en héritant du magasin de la tante on pensait gagner plus que sa solde. Heureusement qu'il a ces quelques manœuvres dans l'année, sinon il dépérirait.

Voigt : Tu as tiré le bon numéro Marie.

Madame Hoprecht : C'est vrai. Je n'ai pas à me plaindre de lui. Ca pourrait aller mieux, dans l'ensemble ça va, mais la vie n'est pas facile.

Voigt, regarde autour de lui : On est bien ici...

Madame Hoprecht : Ca mériterait un coup de pinceau, mais on n'a pas assez d'argent.

Voigt : J'ai l'impression que c'est neuf.

Madame Hoprecht : Tu as perdu l'habitude Wilhelm. Voilà. Elle vient de finir la baïonnette.

Voigt : Un vrai miroir...

Madame Hoprecht : Cette manœuvre, c'est un grand jour pour lui, il va être nommé adjudant, mais il ne faut pas qu'il sache que je suis au courant. Je le sais parce qu'il en parle dans son sommeil. Il est comme un gosse, il a déjà acheté ses insignes. Il veut me faire une surprise. Tu entends ? Elle m'appelle. On entend une petite voix qui appelle Madame Hoprecht. J'arrive ! C'est notre sous-locataire. Nous avons une chambre supplémentaire. C'était prévu pour les enfants mais je suis tombée malade et maintenant il est trop tard. Alors on l'a louée, c'est une jeune fille très bien, elle n'a pas seize ans. Mais elle est malade, la poitrine, et elle ne peut plus payer. Elle est orpheline. Friedrich voulait l'amener à l'hôpital, mais elle pleure alors on la garde ici, moi ça ne me dérange pas. Oui j'arrive ! Elle n'aime pas rester seule, elle a peur.

Elle sort, Voigt reste seul, il déambule dans la pièce, regarde la baïonnette. Hoprecht entre, ils se font face.

Voigt : Bonjour Monsieur Hoprecht.

Hoprecht : Bonjour, qui êtes-vous ?

Voigt : Je suis votre beau-frère, Wilhelm Voigt.

Hoprecht : Ah. Il réfléchit un court instant puis s'approche de Voigt et lui tend la main : Enchanté. Je suis content que tu sois venu. Assieds-toi. Où est Marie ?

Voigt : Avec la jeune fille.

Hoprecht : Ca fait longtemps que tu es là ?

Voigt : Une demi-heure. Je voulais juste...

Hoprecht : Laisse-moi installer tes affaires.

Voigt : Je voulais repartir.

Hoprecht : Hors de question. Faut qu'on fasse connaissance. Tu n'as pas le temps ?

Voigt : Plus qu'il n'en faut.

Hoprecht : Alors installe-toi confortablement. Tu restes ici ce soir.

Voigt : Je ne sais pas, je ne voulais pas déranger.

Hoprecht : Mais non voyons ! Il prend le carton de Voigt et le met dans la pièce à côté, revient, regarde son beau-frère droit dans les yeux : Je vais te dire un truc ; je

veux pas faire de chichis c'est pas mon genre. Tu es le frère de ma femme, donc tu es de ma famille. Tu es le bienvenu ici.

Voigt : Je te remercie.

Hoprecht : Tu n'as pas à me remercier. Ils s'assoient : Alors, comment ça va ?

Voigt : Ca va. Je dois repartir à zéro. J'ai été coupé du monde pendant dix ans alors...

Hoprecht : Je sais. Quand es-tu sorti ?

Voigt : Ce matin, je ne savais pas où aller. On ne reconnaît plus rien après tant d'années.

Hoprecht : Tu n'as plus d'amis ?

Voigt : Non. Dans le temps j'y avais déjà passé quinze ans, puis une année et demie à Moabit, et à part ça, j'étais à l'étranger. Je ne connais plus que des gens de là-bas et ceux-là je préfère les éviter tu sais.

Hoprecht : Je comprends. Et je trouve ça très bien Wilhelm. Je suis sûr que tu vas commencer une nouvelle vie, il n'est jamais trop tard pour ça.

Voigt : Oui, j'aimerais bien.

Hoprecht : On va t'aider Wilhelm, et tout se passera bien.

Voigt : Je l'espère. S'ils m'en donnent la possibilité.

Hoprecht : Tu trouveras du travail.

Voigt : Je veux bien te croire, mais l'administration ? Mon permis de séjour ?

Hoprecht : Détail ! Ce ne sont pas des cannibales ! J'y travaille moi dans l'administration et alors ? Quand tu regardes bien, ce sont des êtres humains, non ?  
Il rit.

Voigt, riant également : J'avais vraiment la trouille de toi tu sais.

Hoprecht : Dis donc, t'as déjà trouvé de quoi te loger ?

Voigt : Non. Mais j'ai un peu d'argent, j'ai travaillé là-bas. Je ne coucherai pas sous les ponts.

Hoprecht : Garde ton argent, tu en auras besoin. Tu vas rester ici jusqu'à ce que tu trouves un travail.

Voigt : Non Friedrich, je peux pas accepter ça.

Hoprecht : Tu n'as pas le choix. C'est un ordre, compris ? Si tu veux, tu peux donner un coup de main à ma femme dans son magasin, en attendant de trouver du travail.

Voigt : Je ne suis pas venu pour ça, vraiment. Je voulais juste parler à quelqu'un.

Hoprecht : Je te crois Wilhelm. Mais je suis bien content qu'il y ait un homme à la maison pendant mes manœuvres. Marie ne fait pas assez attention avec la caisse, quand elle sort du magasin elle la laisse ouverte. Tu veux bien surveiller ça ?

Voigt, reste silencieux un bref instant, puis lui tend la main : Tu sais Friedrich, si y avait plus de gens comme toi, on n'aurait plus besoin de prisons.

Hoprecht : Tu exagères. Lui tape sur l'épaule : Pour moi, le passé c'est le passé. A présent il faut te ressaisir et garder la tête haute.

Voigt : Tu peux compter sur moi Friedrich. Tu vois, j'y serais pas arrivé tout seul. Il y a dix ans, oui, je voulais partir, loin, dans la montagne et tout, mais maintenant... ça t'épuise complètement tu sais...

Hoprecht : Tu verras, tout se passera bien.

Voigt : Si ça devait recommencer, je veux dire, la mauvaise pente... je pourrais plus. Y'aurait un malheur.

Hoprecht : Oublie tout ça et regarde vers l'avenir.

Voigt : J'y arriverai.

Madame Hoprecht, entrant : Tu es là Friedrich. Elle était trempée de sueur, j'ai dû changer ses draps. Vous avez fait connaissance ? J'ai bien fait de ne pas le laisser repartir non ?

Hoprecht : Marie, ton frère va rester ici et te donner un coup de main au magasin.

Madame Hoprecht, n'est pas franchement réjouie : Oui, si tu veux Friedrich. Il va s'installer chez nous ?

Hoprecht : Bien sûr ! On a un beau divan qui ne sert à personne, ça te va Wilhelm ?

Voigt : Oui, si Marie est d'accord bien sûr...

Madame Hoprecht : Il faut que je prépare des draps.

Hoprecht : Et bien sors-les, tu en as plein les armoires.

Madame Hoprecht : Oui, mais, il faut que je les prépare. En attendant je vais chercher du pain. Elle sort.

Hoprecht : C'est bien Marie ça, une crème mais un peu compliquée. Regarde Wilhelm, je vais te montrer quelque chose. Il sort la baïonnette. Si tout se passe bien

je vais être nommé adjudant. C'est la deuxième fois que je suis volontaire pour une manœuvre. Elle ne le sait pas, je veux lui faire une surprise, elle est comme une gosse. Un de ces jours je vais rentrer à la maison avec mes nouvelles épauettes, les boutons et les cocardes. Mais tu dis rien hein ? Il ne faut pas qu'elle devine.

Voigt : Bien entendu. Si ça devient sérieux tu seras mobilisé comme faisant fonction d'officier et tu deviendras adjudant-chef.

Hoprecht : Dis donc, tu t'y connais bien dans les grades, toi.

Voigt : Ca m'a toujours intéressé, je n'ai jamais pu faire mon service militaire.

Hoprecht : Dommage, c'est bien ce qu'il y a de mieux dans la vie. Bon, et si on buvait un coup à notre rencontre, entre hommes. Il doit me rester une bouteille de schnaps.

Voigt : Dis voir Friedrich, je voulais te poser une question... C'est au sujet de mon permis de séjour... Tu travailles à l'administration, là où passent tous les papiers. Et pour éviter qu'ils me refusent un passeport ou qu'ils m'expulsent, ça s'est toujours passé comme ça... A cause de ça j'ai jamais trouvé de travail... Est-ce que tu ne pourrais pas faire quelque chose pour... je veux dire, quand les papiers arriveront...

Hoprecht : Il n'y a strictement rien à faire Wilhelm, les choses suivent leur cours. On va pas commencer comme ça non ? Il faut suivre la bonne voie et tout se passera bien. Contourner la voie hiérarchique... ça serait un délit ! Tu auras tout ce qui te reviens de droit. Nous sommes en Prusse ici ! Allons, santé Wilhelm, à ta nouvelle vie ! Te fais pas de soucis, chaque chose en son temps.

Voigt : Santé.

## Noir

### Scène 8

Madame Obermuller, en chemise de nuit, défaite, téléphone en main : Potsdam ! Pottsdaam ! Potsdam 324, Wormser !!

Obermuller, off : Alors Mathilde, ça vient ?

Madame Obermuller : J'en sais rien moi. Potsdam, Potsdam 324 ! Fous-moi la paix, vas te raser, t'as même pas fini de te raser.

Obermuller, off : Fini, fini, fini, comment veux-tu que j'finisse, y'a rien qui marche dans cette maison ! Où est Fanny ?

Madame Obermuller : Elle est aux plumes. Personne ne répond...

Obermuller, off : Si Wormser me laisse tomber je prendrai l'ancien uniforme, je peux pas aller aux manœuvres impériales en slip. Il entre... en slip.

Madame Obermuller : Potsdam ! Potsdam 324 ! Reste pas là comme une andouille, et enlève-moi cette crème à raser. Oui, Potsdam, enfin ! Monsieur Obermuller, maire de Köpenick, le maire de Kö – pe – nick, Monsieur le maire, Obermuller, mais non ! Pas Spandau ! Qui est-ce qui vous parle de Spandau ? Köpenick !

Obermuller, lui arrache l'écouteur : Vous êtes bien Wormser, le tailleur d'uniformes à Potsdam ? Vous m'avez promis ce nouvel uniforme pour minuit au plus tard, il est trois heures et demie et à quatre heures je dois être à l'état-major, je peux pas y aller à poil ! Vous pouvez pas me laisser tomber comme ça ! Quoi ? Vous n'êtes pas Wormser ? Mais, quoi, comment ça personne ne répond ? Au milieu de la nuit ? Vous voulez rire ? Il fait jour ! Incroyable ! Il raccroche : Ca répond pas, Wormser ne répond pas.

Madame Obermuller, qui entre temps a cherché le vieil uniforme : Ca j'aurais pu te le dire tout de suite, en pleine nuit.

Obermuller : Tu parles ! Il fait jour !

Madame Obermuller : Allez, enfile ça.

Obermuller : Le pantalon c'est pas un problème, je peux le faire tenir avec des épingles à nourrice... il l'enfile : Mais la veste ! La veste ! Il tente de la mettre.

Madame Obermuller, l'aide à s'habiller sans le ménager : T'es trop gros, ça fait des années que je te le dis, t'es beaucoup trop gros.

Obermuller : Tu dis n'importe quoi, c'est le tissu qui a rétréci, en cinq ans j'ai pas pris un gramme ! Bon sang, j'peux tout de même pas me couper en morceaux ! Ca va pas. Il tire, pousse, tente de passer l'uniforme, impossible.

Madame Obermuller : Fallait y penser plus tôt !

Obermuller, désespéré : Je dois absolument appeler l'adjudant de permanence, attaque cardiaque, non, fièvre, bronchite subite, non le cœur, le cœur c'est mieux...

Madame Obermuller : Il est hors de question que tu téléphones ! Tu vas te ressaisir, manquerait plus que ça, que tu te comportes comme une couille molle alors qu'il y a de ta carrière ! Elle lui ajuste l'uniforme en forçant.

Obermuller : Aille ! Aille !

Madame Obermuller : Comment aille ? Tu vas pas me dire que je te fais mal non ? Ferme-là et... Elle se retrouve avec un bout de tissu en main.

Obermuller, s'écroule : Tout est foutu.

Madame Obermuller, se rue sur le téléphone : Potsdam 324 !!! Potsdam 324 !!!

Obermuller, mauvais tragédien : C'est inutile. S'il n'est pas prêt maintenant... Pourquoi est-ce que je me suis porté volontaire ?

Madame Obermuller : Potsdam 324 !

Obermuller : Je ne suis pas obligé, c'est toi qui voulais que j'y aille.

Madame Obermuller : Il faut absolument le joindre ! 324 !

Obermuller : Tout ça c'est de la vanité. Fatuité féminine, pour frimer devant tes copines.

Madame Obermuller : Et allez donc ! C'est de ma faute maintenant.

Obermuller : J'ai tant de choses importantes à faire à la mairie. Sonnerie.

Madame Obermuller, sursautant : On a sonné !

Obermuller, complètement déboussolé : Sonné... comment ça sonné... ça a sonné !

Madame Obermuller, arrange sa coiffure : Wabschke !

Obermuller : ... ça a sonné...

Wabschke entre avec un nouvel uniforme sur les bras : Ca fait une sacré trotte de Potsdam jusqu'ici. Bonjour M'sieur dames, vous avez bien dormi ?

Obermuller, s'est relevé, il a entièrement repris ses esprits : Et bien voilà ! Pourquoi s'énerver ? Je le savais bien que Wormser ne me laisserait pas tomber. Donnez-moi ça.

Madame Obermuller, agressant Wabschke : On se moque de qui ici ? L'uniforme devait être livré à minuit au plus tard et maintenant il arrive en dernière minute !

Wabschke : Chère Madame, la dernière minute est toujours la meilleure minute. Qu'aurait fait votre mari à minuit en uniforme, il était beaucoup mieux au lit.

Madame Obermuller : Parce que vous croyez qu'on a fermé l'œil cette nuit ?

Wabschke : Dommage. Monsieur le maire n'aura pas beaucoup le temps de se reposer pendant les manœuvres, parce que là : il chante :

*« Dans le froid et la famine  
Par les villes et par les champs... »*

Obermuller : Silence ! Mon sabre ! Il a enfilé le nouvel uniforme.

Wabschke : Alors, qu'est-ce qu'on dit Monsieur le maire ? Ca va ou ça va pas ?

Obermuller, ajuste la ceinture, met la casquette : Ma valise ! Mon manteau ! En voiture !

Madame Obermuller : Tu ressembles presque à un officier comme ça.

Obermuller : Pourquoi ? Je devrais ressembler au facteur peut-être ?

Madame Obermuller : Mignon, vraiment à croquer... Ton sabre est bien aiguisé ?

Obermuller : Adieu Mathilde, au revoir. Ma montre ? Ca va. Zut, je devrais emmener un peu d'argent.

Wabschke : Vaudrait mieux.

Obermuller : Au revoir, je vous emmène Wabschke ?

Wabschke : Non, je prendrais le tram. Amusez-vous bien Monsieur le maire ! Au revoir !

Obermuller sort.

Wabschke : Alors ça Madame, je peux vous dire que c'était du boulot. Commencé à six heures et toute la nuit sans s'arrêter. Qu'est-ce qu'on ferait pas pour la mère patrie.

Madame Obermuller : Tenez, reprenez le vieil uniforme, dites à Monsieur Wormser de le déduire de sa facture et passez-lui le bonjour.

Wabschke, examine l'uniforme : Mettra plus beaucoup de beurre dans les épinards celui-là... Il intéressera peut-être un théâtre.

## Noir

### Scène 9

Un couloir de la Préfecture de police, file d'attente. Un policier en faction devant une porte. Une femme sort d'un bureau en pleurant.

La femme : Non, je ne savais pas qu'il fallait déclarer une visite, je ne pouvais pas le savoir, je n'y peux rien. Elle sort.

Le suivant, qui lisait un journal, veut entrer, le policier lui barre le passage.

Le policier : Asseyez-vous.

L'homme : Mais, c'est mon tour !

Le policier : Asseyez-vous.

L'homme : Mais puisque je vous dis...

Le policier : Asseyez-vous.

L'homme : Mais bon sang quand est-ce que je vais pouvoir passer.

Le policier : Vous passerez quand ça sera votre tour de passer.

L'homme : C'est quand même un peut fort. L'administration est au service des gens et pas l'inverse ! J'ai autre chose à faire que de servir de décoration ici !

Le policier : Si vous avez le temps de lire le journal, vous avez également le temps d'attendre.

L'homme : Non mais dites donc, en quoi ça vous regarde, je paye des impôts j'exige qu'on respecte mes droits.

Le policier : Calmez-vous et attendez votre tour.

L'homme : Alors ça c'est trop fort. Moi j'attends et là dedans ils se racontent des blagues.

Le policier : Qu'est-ce qu'ils font ?

L'homme : Euh, je ne sais pas moi, je veux passer.

Le policier : Vous passerez quand ça sera votre tour.

Voigt, arrive en courant, très pressé : Excusez-moi, c'est bien le bureau numéro neuf ici ?

Le policier : Vous savez pas lire ? Asseyez-vous.

Voigt : Non, pardon M'sieur l'agent, j'aimerais savoir si c'est le bon bureau, on m'a dit de me renseigner au bureau numéro neuf, mais si c'est pas le bon, s'ils ne sont pas compétents pour mon cas...

Le policier : Asseyez-vous. Vous verrez bien.

Voigt : Non, jusqu'à ce que je passe il sera trop tard. Je suis sous surveillance policière, mais j'habite chez mon beau-frère à Rixdorf et à Rixdorf y'a pas de surveillance policière et la procédure d'expulsion est déjà en cours semble-t-il, on m'a dit de me renseigner au bureau numéro neuf...

Le policier : Asseyez-vous.

Voigt : Mais si je ne passe pas à temps, ou si c'est pas le bon bureau il sera trop tard !

Le policier : Taisez-vous et asseyez-vous.

Voigt : C'est une maison correcte ici, vous ne pouvez tout de même pas m'expulser...

Le policier : Asseyez-vous.

Voigt s'assied, le policier disparaît.

L'homme : C'est la maison du gaspillage ici, on nous fait perdre notre temps et on gaspille notre argent.

Le policier revient : Silence ! Vous dérangez les gens qui travaillent !

Une voix, depuis l'intérieur du bureau : Garde ! Fermez la porte, on ferme jusqu'à nouvel ordre.

Le policier : Vous avez entendu ? Il sort après avoir retourné la pancarte devant la porte.

Voigt, proteste : Mais il faut que je rentre, il le faut ! Sinon il sera trop tard !!

L'homme : Laissez tomber mon vieux, c'est fini pour aujourd'hui. Il sort.

Voigt reste sur place, abattu, effondré. On entend la même voix venant de l'intérieur du bureau : ... vous n'avez pas à vous soucier des conséquences ! Les ordres sont les ordres ! Il faut obéir !

Voigt redresse la tête, écoute, il se lève, va sur la pointe des pieds jusqu'à la porte et regarde par le trou de serrure.

## Noir

### Scène 10

La chambre de la jeune fille malade, Voigt lui parle.

Voigt : Couvre-toi petite fille, il faut que tu guérisses. Pause : Une histoire ? Tu veux que je te raconte une histoire ? Je peux te parler de mes voyages. J'étais aux quatre coins du monde tu sais. J'ai jamais supporté de rester enfermé. Il faudra que tu ailles en Bohême, là-bas, les montagnes sont immenses. La caisse te payera peut-être un séjour en montagne pour soigner tes bronches. Tu verras, c'est magnifique, les sommets sont si élevés qu'on se retrouve au-dessus des nuages, plus haut que les nuages, tu te rends compte ? Pause, il l'écoute : Non, il ne fait pas froid là-haut, on est tout près du soleil, en plein hiver on peut se promener en manches courtes. Et tout ce qui pousse là-haut ! Ici, on a bien quelques pins, du genièvre, à la rigueur quelques légumes, mais là-haut ! L'air qu'on respire est déjà un poème, et toutes ces fleurs ! Le moindre pré est plus fleuri que tous les jardins de la ville. Pause, il l'écoute : Je vais te dire : la terre est vivante, on le voit parce qu'elle se transforme. Et tout ce qui vit, veut monter, ça va vers les hauteurs. Regarde, même un brin d'herbe, ou une patate, ou un enfant. Et c'est pareil pour la croûte terrestre : l'eau est lourde, elle descend, elle va vers la mer. Mais la bonne terre s'élève. Ici, on est pas loin de la mer, c'est pour ça qu'il n'y a que du sable ou de la saleté, mais là-haut, il y a par exemple, du quartz rose, ou du cristal de montagne, c'est bien plus beau. Pause : D'accord, on ira ensemble. C'est promis. Pause : Non, ne dis pas ça, tu ne

peux pas savoir. Non je ne pars pas, Friedrich est en manœuvre, Marie est au magasin, il faut bien que je garde la maison. Pause : Si tu veux. Tu as un livre ? Fais voir... « Les contes de Grimm » Il met ses lunettes, on sonne à la porte : Mais non, ne t'inquiète pas, il faut bien que j'aille ouvrir... Il se lève : Oui, je laisse la porte ouverte... et la lumière, oui. Il va vers le fond, on entend une voix :

La voix : C'est bien ici qu'habite un certain Wilhelm Voigt ?

Voigt : Oui, c'est moi.

La voix : Un recommandé de la Préfecture, veuillez signer s'il vous plaît.

Voigt : Merci. Il revient avec une grande enveloppe administrative : C'est juste un peu de paperasse, c'est pas urgent. Il reprend le livre et lit : « Comment peut-on être joyeux quand on sait que l'on va mourir, répondit le chat. Je suis vieux, j'ai perdu mes dents et comme je préfère rester allongé à côté de la cheminée plutôt que de courir après les souris, mon maître a décidé de me noyer. J'ai pris la fuite, mais à présent je ne sais plus où aller. Viens avec nous, dit le coq, quoi qu'il puisse nous arriver, cela sera toujours mieux que la mort. » Il regarde la jeune fille : Et bien, tu dors ? Pause, il repose le livre, hésite, et ouvre son enveloppe. Il lit : « Vous êtes expulsé des districts Rixdorf, Reinickendorf, Neuköln, Gross-Lichterfelde. Vous devez vous présenter dans les quarante-huit heures... Il marmonne : en l'absence de réponse, arrestation, en cas de récidive... une peine pouvant aller jusqu'à... Silence, longue pause, la jeune fille s'est réveillée, il reprend le livre : « Viens avec nous, dit le coq, quoi qu'il puisse nous arriver, cela sera toujours mieux que la mort. »

## Noir

### Scène 11

Le salon de la famille Hoprecht. Madame Hoprecht attend son mari.

Madame Hoprecht : Le voilà.

Hoprecht entre, l'air abattu : Bonjour Marie.

Madame Hoprecht, dissimule sa déception car il ne porte pas le grade d'adjudant : Bonjour Friedrich ! Le café est prêt.

Hoprecht, rangeant ses affaires : C'est bien, merci.

Madame Hoprecht, elle le suit du regard : J'ai fait un gâteau...

Hoprecht, s'installe à table : Qu'est-ce qui se passe ? Tu ne dis rien ?

Madame Hoprecht : Il faut que je te dise... La Lisette est morte.

Hoprecht : Quoi ?

Madame Hoprecht : Avant-hier, en pleine nuit. Ne t'effraye pas... Elle n'a pas souffert. Wilhelm est resté avec elle tout le temps. Il ne l'a pas quittée. Elle s'est endormie... Il est allé à l'enterrement, je suis restée ici pour t'attendre. Mange Friedrich.

Hoprecht : Non merci. A part ça ?

Madame Hoprecht : Il n'y a pas grand monde au magasin, j'ai fermé le temps que tu arrives.

Hoprecht : Marie, j'ai également quelque chose à te dire... Je devais obtenir le grade d'adjudant, c'était prévu et je voulais t'en faire la surprise.

Madame Hoprecht : Et alors ?

Hoprecht : Et alors ? Rien du tout. Ils ont sorti une nouvelle directive, réduction du budget que sais-je, bref ma nomination est annulée.

Madame Hoprecht : Quel dommage.

Hoprecht : Tant pis. L'essentiel c'est d'être en bonne santé. Je peux bien vivre sans être adjudant alors que la petite, elle...

Madame Hoprecht : C'est peut-être mieux ainsi.

Hoprecht : Va savoir.

Pause.

Madame Hoprecht, va vers lui et prend sa tête dans ses mains : Je suis contente que tu sois de retour Friedrich.

Hoprecht : Oui. Il pourrait y avoir une guerre et alors il faudrait partir pour de bon.

Madame Hoprecht : Ne dis pas des choses pareilles.

Hoprecht, souriant : Bon, va au magasin, je vais me changer.

Elle sort, il va dans la chambre, Voigt arrive, en habit noir, il est pâle, Hoprecht revient, marque un temps et va vers lui.

Hoprecht : Bonjour Wilhelm, l'enterrement est déjà fini ?

Voigt : Oui, c'est fini. Bonjour Friedrich. Ils se serrent la main.

Hoprecht : On ne s'attendait pas à ce que ça aille si vite. On a toujours tout fait pour elle, le médecin venait la voir.

Voigt : C'est passé maintenant.

Hoprecht : C'est vrai, inutile de se lamenter, ça ne la ramènera pas à la vie.

Voigt : J'ai emprunté ton habit, le mien est trop usé, je te le rends tout de suite.

Hoprecht : Rien ne presse, viens, prends un café, il en reste.

Voigt : Non merci. Il va dans le coin de la pièce pour se changer, puis il se retourne, souriant : Alors Friedrich ? Où sont tes insignes et tes cocardes ?

Hoprecht : C'est tombé à l'eau. J'ai fait une erreur, je ne pouvais pas être nommé, le budget a été réduit.

Voigt : C'était pourtant à ton tour d'obtenir de l'avancement, c'était ton droit.

Hoprecht : En fait oui, mais un nouveau décret a été publié... N'en parlons plus, ça n'a pas d'importance.

Voigt : Pas d'importance... Rien n'est important dans ce monde. Mais il doit être juste, et ce qui est juste, je parle du droit, il faut bien qu'il soit juste, non ?

Hoprecht : Le droit est juste Wilhelm. Il ne décide pas en fonction des désirs de l'individu, il est valable pour tous.

Voigt : Et si l'individu doit en crever alors il est foutu. Et ni le droit ni la justice n'y changent quoi que ce soit.

Hoprecht : Si un soldat doit tomber, et bien il tombe, on ne peut rien y faire. Mais chez nous, chacun obtient ce à quoi il a droit.

Ils ont commencé à se changer.

Voigt : Amen.

Hoprecht : Quoi ?

Voigt, sans ironie : T'as oublié de dire ça. Ce genre de phrase se termine toujours par amen. Le pasteur a dit pratiquement la même chose au cimetière.

Hoprecht : Je ne comprends pas.

Voigt : C'est pas grave. Te dérange pas, je me change et je m'en vais.

Hoprecht : Où ça ?

Voigt hausse les épaules.

Hoprecht : Comment ça, tu ne vas pas partir Wilhelm ?

Voigt : On me demande pas mon avis, je dois partir.

Hoprecht va vers lui, Voigt sort un papier de sa poche, le pose sur la table.

Voigt : Tiens, t'as qu'à lire.

Hoprecht, lit : Expulsion. Mais bon sang Wilhelm, tu n'as pas fait de demande ?

Voigt : J'en ai fait deux... Rejetées. La première ne les intéressait pas et pour la seconde ils n'avaient pas le temps.

Hoprecht, perplexe : Mais, où veux-tu aller Wilhelm ?

Voigt : Nulle part.

Hoprecht : Tu ne vas pas faire de bêtise dis ?

Voigt : Hors de question. Une bêtise... hors de question. Je commence tout doucement à y voir clair.

Hoprecht : Il faut que tu te débrouilles pour obtenir un permis de séjour dans un autre district, ou bien faire une demande de passeport dans ta ville d'origine.

Voigt : Merci, je connais la chanson.

Hoprecht : Mais... Mais alors, qu'est-ce que tu veux faire ?

Voigt : T'inquiètes pas, ça n'a pas d'importance. Il rit.

Hoprecht : Mais rigole pas ! C'est sérieux !

Voigt : Moi je trouve ça drôle ; toi t'as pas obtenu ton avancement et moi on m'expédie ailleurs. Chacun son truc, pas vrai ?

Hoprecht : Arrête ! Tu pars sur la mauvaise pente Wilhelm. C'est la faute à pas de chance ce qui t'arrive là.

Voigt : Pas de chance ? Non. Cela n'a rien à voir avec la chance. C'est tout simplement une injustice, voilà ce que c'est. Mais ne t'énerve pas Friedrich. Y'a pire que ça dans ce bas monde, de la belle injustice qui fleurit partout. Il suffit de le savoir, moi je le sais à présent.

Hoprecht : Tu ne sais rien du tout, c'est de la malchance, point final ! Si c'était vrai ce que tu dis, il n'y aurait plus de loyauté, il n'y aurait plus aucune foi dans le monde ! Tu ne peux pas partir comme ça, ça ne mène à rien, tu dois porter ce poids, comme un homme !

Voigt : Porter... j'en ai l'habitude, Friedrich. C'est pas un problème, j'ai le dos large on peut en mettre des choses dessus. Mais où ? Où est-ce que je dois le porter ? C'est ça la question ! Où veux-tu que j'aille avec mon paquet ? J'ai pas de permis de séjour, y'a pas de place pour moi sur Terre, j'ai tout juste le droit de grimper dans les airs.

Hoprecht : Pas dans les airs, sur le sol bon sang ! Nous vivons dans un Etat où l'ordre règne, tu ne peux pas vivre en marge Wilhelm, c'est impossible. Même si c'est difficile, il faut que tu rentres dans le rang !

Voigt : Dans quel rang ? Dans quel Etat ? Dans quel ordre ? Sans permis de séjour ? Sans passeport ?

Hoprecht : Tu finiras bien par en obtenir un ! Il faudra bien que tu reviennes !

Voigt : Ah bon ? Et revenir où ? A quoi ça me sert tout ça ? C'est pas ça qui fera de moi un homme !

Hoprecht : Tu ne peux être un homme que si tu te ranges dans la société des hommes ! Une punaise ça vit aussi !

Voigt : Exactement ! Une punaise, ça vit aussi. Et tu sais pourquoi elle vit la punaise ? Parce qu'il y a d'abord la punaise et ensuite seulement, vient la société des punaises ! D'abord l'humain et ensuite la société des humains !

Hoprecht : Tu refuses de te soumettre, c'est ça le problème ! Pour être un homme, il faut savoir se soumettre, compris ?

Voigt : Se soumettre. D'accord ! Mais en dessous de quoi ? C'est ça que j'aimerais savoir ! Parce que cet ordre il faut qu'il soit juste, et c'est pas le cas !

Hoprecht : Mais il est juste ! L'ordre et la justice règnent ici, ici les bases sont solides et saines. Et ce qui est sain est juste, Wilhelm, solide comme un roc !

Voigt : Tu crois ? Et d'où viens l'injustice alors ? Elle tombe du ciel ?

Hoprecht : Y'a pas d'injustice chez nous, du moins pas dans la hiérarchie ! Ici, l'ordre et la justice passent avant tout.

Voigt : Ah bon ? Et ton avancement, et mon permis de séjour, c'est de l'ordre et de la justice peut-être ?

Hoprecht : Tu mélanges tout. C'est toi qui a commencé, tu as commis un délit et on t'a puni. Et mon avancement, que veux-tu c'est comme ça. Le Reichstag est bien obligé de serrer le budget de la défense. Que représente le destin d'un homme par rapport à l'ensemble. Avec l'argent qu'ils économiseront sur ma solde il pourront fabriquer un canon !

Voigt : Et le coup part et ça tombe sur toi. Boum boum, et te v'là mort.

Hoprecht : Exactement, je serai mort, si c'est nécessaire, mais au moins je saurai pourquoi, pour la patrie, pour mon pays !

Voigt : Mais bon sang, je tiens à mon pays autant que toi ! Mais faudrait peut-être qu'on me laisse vivre dans ce pays si je dois mourir pour lui un jour ! Mais elle est où

ma patrie ? A la préfecture ? Ou dans ce papier ? A force de districts on la voit même plus la patrie.

Hoprecht : Je te le répète une dernière fois : tu dois te soumettre ! Et même si tu es écrasé par le système, tu en fais partie. Le système mérite bien quelques sacrifices ! Tu n'as donc pas le sens du devoir ! Ecoute la voix de ta conscience !

Voigt : Avant, au cimetière, en entendant les mottes de terre tomber sur le cercueil, je l'ai entendue, elle hurlait...

Hoprecht : Quoi ? Qu'est-ce que tu as entendu ?

Voigt : La voix de ma conscience. Elle me parlait, elle s'élevait au milieu d'un silence de mort, je l'écoutais, elle m'a dit : le jour viendra où tu mangeras les pissenlits par la racine. Ce jour-là, tu te retrouveras devant Dieu le père, celui qui a tout créé, tu seras là devant lui et il te demandera : Wilhelm Voigt, qu'est-ce que tu as fait de ta vie ? Et alors là je lui dirai : paillasson. J'ai passé ma vie à tisser des paillassons, en prison, pour que le monde entier puisse marcher dessus. Et pour finir j'ai râlé, j'ai manqué d'étouffer en essayant d'avoir un peu d'air pour respirer, et puis c'était fini. Voilà ce que tu lui dis, à Dieu. Alors il te répond : fous le camp ! Je t'expulse ! Je ne t'ai pas donné la vie pour que tu en fasses ça ! Je te l'ai donnée ! Tu me la dois ! Où est-elle ? Qu'est-ce que tu en as fait ? Très calme : Et alors, Friedrich... une fois de plus on me refusera le permis de séjour.

Hoprecht : Wilhelm, tu veux changer le monde, mais tu n'y changeras rien, rien du tout !

Voigt : Je ne veux pas changer le monde, Friedrich. Je ne le pourrais pas, je suis bien trop seul pour ça... Mais je ne voudrais pas me retrouver comme un minable devant le créateur. Je ne veux pas lui être redevable de cette vie, tu comprends ? Il faut que j'en fasse quelque chose.

Hoprecht : Tu veux changer le monde Wilhelm.

Voigt : Non Friedrich, ne t'inquiètes pas. Je vais me ressaisir, c'est tout. Ce que les autres font, moi aussi je sais le faire. Il rit.

Hoprecht : Qu'est-ce que tu vas faire Wilhelm ? Qu'est-ce que tu veux faire ? Dis-le ! Je t'aurai prévenu Wilhelm !

Voigt a pris son paquet, il met son chapeau : Tu es un type bien Friedrich. Je te laisse ton costume, Marie le nettoiera. Il tend la main à Hoprecht qui hésite à lui serrer : Adieu, Friedrich, et merci pour tout. Il sort.

Hoprecht : Ce type... Ce type est dangereux !

Noir

### ACTE III

#### Scène 12

Off, voix d'un commerçant : Vous pouvez l'avoir Monsieur, il est comme neuf, il vient de chez Wormser. Tâtez-moi ce tissu, ce col rouge, ces boutons brillants, magnifique non ? C'est un miracle, si cet uniforme pouvait marcher tout seul dans la rue tous les soldats lui rendraient les honneurs. Vous le prenez ? Magnifique, c'est une affaire ! Et vous verrez ; vous ne le regretterez pas...

Bruitage de gare, trains. A jardin une porte de W-C, Voigt apparaît à cour avec son paquet et un sac. Il traverse la scène et entre dans les toilettes. Deux employés des chemins de fer apparaissent.

Le premier : Vous dites que c'est une obsession pour moi mais pas du tout ! J'ai calculé ça très précisément. Le réseau des chemins de fer de Berlin a huit directions principales et dix-huit directions secondaires pour les petites voies et la banlieue...

Le second : Excusez-moi, quand je me lève tôt c'est chaque fois pareil, il faut que j'aïlle... Il va vers la porte des toilettes.

Le premier : Mais je vous en prie. Alors rendez-vous compte, quinze blocs d'aiguillage pour vingt-six voies, c'est beaucoup trop peu !

Le second : Occupé. Il fait demi tour, rejoint l'autre, ils traversent la scène.

Le premier : Et la hiérarchie attend toujours qu'il y ait un accident pour réagir. Donc, à mon avis, le système électrique c'est bien joli mais que se passe-t-il en cas de panne ? Dans le fond, une présence humaine est indispensable.

Ils sont à nouveau près des W-C, le second fait une nouvelle tentative : Occupé. Il reprend sa marche, de plus en plus gêné par son besoin pressant.

Le premier : Et c'est pour ça que moi je dis qu'il faudrait augmenter le nombre de postes d'aiguillage et revoir le plan des horaires de service. Un beau jour il va y avoir un accident. C'est ce que j'ai dit à l'inspecteur, vous pensez bien, j'allais pas me gêner. Je lui ai dit : Monsieur l'inspecteur, même si le président des chemins de fer était là présent devant moi, je n'hésiterai pas...

Le second, plié en deux, accélérant en direction des toilettes : Je vous crois bien sûr, mais c'est pas avec ça que vous allez réussir à passer...

Le premier, le suit presque en courant : J'arriverai pas à passer ! J'arriverai pas à passer ? Ca fait des mois que je travaille sur ce plan...

Le second : Encore occupé. Il fait demi tour.

Le premier : Prenez par exemple les lignes Berlin-Spandau, Berlin-Stahnsdorf et Berlin-Köpenick, tout ça c'est équipé. Et maintenant j'aimerais savoir, qu'est-ce que ça représente financièrement ? Au vu de l'ensemble, c'est une goutte d'eau !

Le second : Une goutte d'eau, ça fait pas de doute, vous avez raison. Il fait demi tour et fonce vers les toilettes.

Le premier : Ah vous voyez ? Il le suit en courant : Nous sommes du même avis. Attendez...

Le second : Ah maintenant, y'en a marre. Il cogne à la porte : Mais bon dieu qui est-ce qui chie là-dedans pendant des heures !!

La porte s'ouvre, Wilhelm Voigt apparaît, métamorphosé en capitaine. Le second est estomaqué, il se met au garde-à-vous.

Voigt, très calme et sûr de lui : Vous avez fait votre service militaire ?

Le second : Oui mon capitaine !

Voigt : Alors vous avez dû apprendre qu'un soldat doit savoir se dominer en toute circonstance. Quelle arme ?

Le second : Infanterie mon capitaine, sixième régiment, premier bataillon, troisième compagnie.

Voigt, s'adressant au premier : Bien, prenez mes affaires et amenez-les à la consigne, je vous suis. Quant à vous, Au second : vous pouvez disposer, et la prochaine fois, essayez un peu de vous contrôler.

Le second : A vos ordres mon capitaine !

Voigt, salut militaire, sortie.

## Noir

### Scène 13

Mairie de Köpenick. Kilian, employé municipal, à l'accueil dans l'entrée. Une jeune lavandière, habillée modestement, entre.

Kilian, grossier : Encore vous ? Qu'est-ce que vous venez faire ici ?

Lavandière : Je suis bien obligée, c'est à cause de mon passeport, je peux rien faire sans.

Kilian : Ca fait trois fois que je vous le répète, on délivre pas de passeport ici.

Lavandière : Mais puisque j'en ai besoin !

Kilian : C'est pas possible d'être aussi bête, les passeports, c'est à la sous-préfecture, mettez-vous ça dans le crâne. Vous êtes à la Mairie de Köpenick, c'est une administration municipale ici !

Lavandière : Mais il faudrait que je prenne le train pour y aller et j'ai pas le temps avec mon travail, alors j'ai pensé...

Kilian : Vous avez pensé, vous avez pensé, vous n'avez rien du tout à penser ! Vous avez l'intention de revenir souvent m'em... ici ?

Lavandière : Je n'ai pas de papiers de ma ville d'origine, je suis alsacienne et...

Kilian : Alors allez vous faire voir en Alsace ! Dehors !

Lavandière : Je ne sais vraiment plus ce que je dois faire... Elle sort.

Kilian : Pauv' cruche ! Il s'assoit et reprend sa lecture. Obermuller arrive, parapluie en main.

Kilian : Bonjour Monsieur le maire ! Laissez-moi vous aider Monsieur le maire. Il s'empresse de prendre le parapluie : Je le garde ici, sinon ça goutte dans les couloirs et ça fait des petites rivières...

Obermuller : Merci Kilian. Mais n'oubliez pas de me le rappeler en repartant.

Kilian : Monsieur le maire n'oubliera pas son parapluie, Kilian s'en charge. Les chaussures aussi s'il vous plaît, ça fait des marques sur les tapis.

Obermuller : Oui, oui, merci. Kilian lui enlève ses chaussures et lui passe des pantoufles : Ces messieurs sont déjà en réunion ?

Kilian : Oui Monsieur le maire.

Obermuller : Bien, je monte dans mon bureau, j'aimerais qu'on ne me dérange pas.

Kilian : Bien Monsieur le maire.

Le maire sort, Kilian veut s'asseoir, on entend des bruits au dehors, une troupe qui marche au pas.

Kilian : Qu'est-ce qui se passe ?

Voix de Voigt au dehors : Pour l'ensemble, halte ! A droite, droite ! Repos ! Garde-à-vous ! Pour l'ensemble attention, baïonnette-au-canon ! Bruitage du peloton qui exécute cet ordre.

Kilian : Mais qu... Mais qu'est-ce que... qu'est-ce que...

Voigt entre, habillé en capitaine, d'un pas militaire, il va droit sur Kilian qui se met au garde-à-vous.

Voigt : Vous êtes la seule garde ici ?

Kilian : Oui mon capitaine.

Voigt : L'inspecteur de police ?

Kilian : Au bureau du service, salle douze.

Voigt : Vous êtes sous mon commandement.

Kilian : A vos ordres mon capitaine. Dois-je prévenir l'inspecteur ?

Voigt : Pas pour le moment. La mairie a-t-elle d'autres issues que l'entrée principale et la sortie de service ?

Kilian : Une sortie au niveau du caveau de la mairie mon capitaine, c'est tout.

Voigt : Bien. Il retourne à l'entrée, se penche vers l'extérieur : Deux hommes restent à l'entrée principale, deux hommes à la porte arrière du bâtiment, deux hommes à l'entrée du caveau. Personne n'entre ou ne sort de la mairie sans mon autorisation personnelle, état de siège, vu ? Les issues doivent rester fermées. Les autres me suivent, caporal, faites entrer les hommes ! Il revient vers Kilian : Vous allez nous mener au bureau du maire.

Kilian : A vos ordres mon capitaine !

Kilian ouvre la marche et sort, suivi de Voigt, noir progressif, bruitage, un peloton entre dans la mairie...

## Noir

### Scène 14

Le bureau du maire, Obermuller dicte une lettre.

Obermuller : ...absolument impossible d'accorder une suite favorable à votre demande. La gestion d'une municipalité, dont la population se décompose, non ça va pas ça. ...dont la population est essentiellement constituée de salariés de l'industrie, Il réfléchit : La gestion d'une municipalité... doit se baser sur les règles d'une politique sociale moderne et libérale. Köpenick n'étant pas une garnison...

Kilian, passant la tête à l'entrée : Monsieur le maire ! Mons...

Obermuller : Qu'est-ce que ça veut dire ? Qui vous permet d'entrer sans frapper...

Voix de Voigt : Deux hommes pour bloquer l'entrée, les autres restent dans le couloir. Faites place !

Il pousse Kilian sur le côté et entre. Obermuller est abasourdi.

Voigt : Etes-vous le maire de Köpenick ?

Obermuller : Oui, bien sûr, mais que...

Voigt, lève la main gauche pour l'inviter à se calmer, puis il claque les talons et fait un salut militaire : Sur ordre de sa Majesté l'Empereur et Roi, je vous déclare en état d'arrestation. J'ai ordre de vous transférer immédiatement à la nouvelle prison de Berlin. Préparez-vous.

Obermuller, très pâle, sans perdre le contrôle : Je ne comprends pas, il doit y avoir une erreur, comment est-ce possible ?

Voigt : J'ai vingt hommes qui cernent la Mairie, ça vous suffit ?

Obermuller : Mais, il doit bien y avoir une raison ! Vous ne pouvez pas...

Voigt : Vous verrez bien. Moi, j'exécute les ordres.

Obermuller, tape sur la table : Alors ça c'est trop fort, je ne vais tout de même pas...

Voigt : Vous avez fait votre service militaire ?

Obermuller : Bien sûr, je suis lieutenant de réserve.

Voigt : Alors vous savez parfaitement que toute résistance est inutile. Les ordres sont les ordres. Vous rédigerez une réclamation par la suite.

Obermuller : Mais je ne sais même pas pourquoi...

Voigt : Désolé, moi non plus. Je n'ai que des ordres. Il fait demi tour, va vers la porte : Allez voir ce que fait l'inspecteur de police. Salle douze. A Obermuller : Qui est en charge de la caisse municipale ?

Obermuller : Le trésorier Rosencrantz mais...

Voigt : Merci. A Kilian : Allez me chercher ce monsieur.

Kilian : Bien mon Capitaine ! Kilian sort et revient en Rosencrantz (changement de couvre chef).

Rosencrantz : Trésorier municipal Rosencrantz, à vos ordres mon Capitaine !

Voigt : Vous avez fait votre service militaire ?

Rosencrantz : Oui mon Capitaine ! Lieutenant de réserve au vingt-sixième régiment d'artillerie de campagne de Nassau.

Voigt : Merci. Je suis malheureusement obligé de vous mettre aux arrêts et de vous emmener à la prison de Berlin, Rosencrantz. Vous allez arrêter votre caisse et m'en apporter le contenu pour contrôle.

Rosencrantz : A vos ordres mon Capitaine !

Obermuller a repris ses esprits : Un moment Rosencrantz, vous ne pouvez tout de même pas capituler comme ça. Vous ne pouvez pas arrêter votre caisse sans mon autorisation, je ne suis pas destitué !

Rosencrantz : Pas destitué mais en état d'arrestation Monsieur le maire.

Obermuller : Ca ne va pas se passer comme ça. C'est le conseil municipal qui gère la caisse de...

Voigt : Je suis le conseil municipal ! Le maire est mon prisonnier, exécution ! Vous avez dix minutes.

Rosencrantz, regard réprobateur au maire : A vos ordres mon Capitaine ! Il sort.

Obermuller, consterné, voix tremblante : Mon Capitaine, cette affaire ne restera pas sans suite. Je suis membre du parti populaire de progrès et...

Voigt : Cela ne m'intéresse pas, j'exécute un ordre.

Obermuller : Je me sou mets à la force, Capitaine. Mais l'affaire devra être éclaircie, vous êtes entièrement responsable de ce qui se passe ici.

Voigt : Très juste, c'est moi le responsable. Kilian revient : Que se passe-t-il ?

Kilian : Message de la garde à l'entrée principale. La place de la mairie est noire de monde, les gens sont massés à l'entrée. La garde demande des renforts.

Voigt : Aha. Prévenez l'inspecteur de police, qu'il se charge de faire régner l'ordre et le calme, et en vitesse !

Kilian : Bien mon Capitaine ! Il sort.

Voigt, à Obermuller : Vous désirez quelque chose ? Dois-je vous faire apporter un petit remontant ?

Obermuller : Non, merci, j'aimerais simplement, si c'est possible, prévenir mon épouse.

Voigt : Vous avez un appartement de fonction ?

Obermuller : Oui, c'est juste à côté.

Voigt, à la cantonade : Garde ! Faites venir Madame Obermuller, mais en vitesse, nous n'avons plus beaucoup de temps !

Le garde, off : Bien mon Capitaine !

Voigt, à Obermuller : Jusqu'à votre départ vous pourrez communiquer librement avec votre épouse.

Obermuller : Je vous remercie mon Capitaine.

Voigt : Dites-moi... Qui est responsable du service des passeports dans votre mairie ?

Obermuller : Je regrette mon Capitaine, nous n'avons malheureusement pas de service des passeports. Celui-ci se trouve au chef-lieu de district, à la sous-préfecture.

Voigt, le fixe droit dans les yeux, marque un temps d'arrêt : Oui bien sûr. J'avais oublié ce détail. Bon. Cela n'a plus d'importance.

Madame Obermuller, entre en trombe : Mon Dieu, que se passe-t-il ici ? Mon pauvre mari ! Oh, mon Capitaine !

Voigt, main à la visière, très poli : Je vous prie de m'excuser Madame. J'ai ordre d'arrêter votre mari et de le transférer à la prison de Berlin.

Obermuller : Je n'ai aucune idée de ce qu'on peut bien me reprocher.

Madame Obermuller : Mais, je ne comprends pas, que va-t-il faire à la prison de Berlin ?

Voigt : Cela n'est pas de mon ressort. Il semble que certaines irrégularités soient apparues dans la gestion de la ville.

Obermuller : Je décline toute responsabilité...

Madame Obermuller, sans tenir compte de ce que dit son mari : Quoi ? Quelle horreur, il ne pourra donc pas être là ce soir ?

Voigt : J'en doute fort chère Madame.

Madame Obermuller : Mais nous avons un dîner ce soir, tout est déjà préparé et...

Voigt : Si je puis me permettre, Madame, il vaudrait mieux décommander cette soirée. Le téléphone est à votre disposition, pour utilisation strictement privée bien entendu.

Madame Obermuller : Oh, merci mon Capitaine, vous êtes très gentil. Elle se rue sur le téléphone : Oui, numéro 518, Madame Junghans ? Oui, s'il vous plaît, mon Dieu, qu'est-ce que je vais pouvoir lui dire ? Charlotte ? Ici Mathilde, pourriez-vous me rendre un service, non, ce soir c'est impossible, je n'ai pas le temps de vous expliquer, mon mari et moi sommes obligés de partir pour Berlin, je ne sais pas, cela peut durer quelques jours... Oui, raison de service, c'est inattendu, pourriez-vous prévenir les autres invités ? Oui, merci, inutile de nous féliciter, au revoir, et merci beaucoup. Elle raccroche : Elle croit que tu vas être nommé sous-préfet.

Voigt, après plusieurs allées et venues est sorti.

Madame Obermuller : Mais qu'est-ce que tu fais ? Tu ne peux tout de même pas rester assis comme ça ?

Obermuller : Que veux-tu que je fasse ? Tu vois bien, j'ai tout essayé. Je décline toute responsabilité.

Madame Obermuller : N'as-tu pas une idée de... cela ne peut pas être vrai Oscar !

Obermuller : Vrai ? Il ne peut s'agir que d'une calomnie, va savoir qui est allé colporter ça.

Madame Obermuller : Mais le capitaine ne t'as donc rien dit ?

Obermuller : Comment le pourrait-il ? Cet homme fait son devoir, il a reçu un ordre c'est tout.

Madame Obermuller : Est-ce qu'il t'a présenté un mandat d'arrêt ?

Obermuller : Rien du tout, il est capitaine et...

Madame Obermuller : Ah bon, et toi tu te laisses tout simplement arrêter, sans papier, sans mandat d'arrêt ! Et si c'était une erreur ? Et s'il devait arrêter quelqu'un d'autre ?

Obermuller : Impossible, cet homme sait exactement ce qu'il veut.

Madame Obermuller : Téléphone au moins à la sous-préfecture !

Obermuller : Tu crois ?

Madame Obermuller : Mais bien sûr ! Tu ne peux pas te laisser faire comme ça !

Obermuller : Si tu le dis... Il décroche le téléphone : La ligne est coupée...

Madame Obermuller : Mais alors...

Voigt entre : Bien, j'ai réquisitionné deux véhicules, vous passerez par la cour. Le brigadier va se charger du transport.

Obermuller : Mon Capitaine, avez-vous un mandat d'arrêt ? J'exige de voir votre mandat d'arrêt !

Voigt, montrant sa baïonnette : Cela ne vous suffit pas ? Pas d'objection s'il vous plaît ! Amical : En tant que soldat vous devriez savoir qu'un peloton en arme a toute autorité pour intervenir.

Obermuller, à sa femme : Tu vois ? Il s'effondre.

Madame Obermuller : Mon Capitaine, je demande l'autorisation d'accompagner mon mari, je ne peux pas le laisser seul en telle circonstance.

Voigt : Comme vous voudrez Madame, je vous demanderais simplement de débarquer avant d'entrer dans la prison, mes ordres ne concernent que Monsieur le maire et cela pourrait me procurer des ennuis.

Madame Obermuller : Je vous remercie mon Capitaine, je vais me préparer. Elle sort.

Voigt : Monsieur le maire, j'aimerais éviter de vous faire accompagner par des gardes armés. Me donnez-vous votre parole d'officier de ne pas faire de tentative d'évasion ?

Obermuller : Vous avez ma parole d'officier, je...

Voigt : Merci, cela suffit.

Obermuller : Je ne manquerai pas d'évoquer votre attitude correcte en temps et lieu.

Voigt salue.

Rosencrantz entre : Mon Capitaine ! Trésorier Rosencrantz au rapport. La caisse est arrêtée, voici les livres de compte. Quatre mille quarante-deux Marks et cinquante Pfennigs.

Voigt : Merci. Je vais prendre cet argent provisoirement en dépôt. Il vérifie le contenu : Dites voir, sur votre papier il est écrit 4042 Marks et 90 Pfennigs et vous m'avez dit 4042 Marks et 50 Pfennigs ? Comment cela se fait-il ?

Rosencrantz : Excusez moi mon Capitaine, dans la précipitation nous n'avons fait que vérifier sommairement et il reste une différence de 40 Pfennig...

Voigt : Bon , veuillez noter cela, je ne voudrais pas que l'on aille raconter que j'ai empoché quarante Pfennigs. Il rit.

Rosencrantz, riant également : Mais mon Capitaine, je vous en prie !

Voigt : Vous pouvez rejoindre votre poste. Kilian !

Rosencrantz sort et revient en Kilian : A vos ordres mon Capitaine ! Les voitures sont prêtes, Madame le maire est déjà installée.

Voigt : Parfait, alors descendez avec Monsieur le maire et partez, nouvelle prison, Berlin.

Kilian : A vos ordres mon Capitaine, mon Capitaine peut compter sur moi. A Obermuller : En avant, marche !

Obermuller : Mais enfin Kilian, qu'est-ce que c'est que ce ton ?

Kilian : Je n'ai pas le droit de parler avec les prisonniers. Allons en avant ! Dépêchons, dépêchons ! Il sortent.

Voigt : Lui au moins, il se sera amusé. C'est pas tous les jours qu'il arrête son maire. Il se tourne vers le public : Opération Köpenick terminée. Salut militaire.

## Noir

### Scène 15

Un bistrot à Berlin, tôt le matin. La patronne installe des chaises. Voigt, dans son vieil habit, couché en fond de scène, dos au public.

La patronne : Tu parles d'une vie. Plus moyen de dormir. Les derniers buveurs sont à peine sortis qu'il faut déjà servir les premiers petit-dèj'. Et pour ce que ça nous rapporte en pourboire... Tiens ! Il est encore là celui-là ? Sûrement un clochard, ferait mieux d'aller à la Charité. Il a presque pas consommé et en plus il a pas payé. Dès que les premiers clients arrivent, je le fous dehors. Hé, debout ! T'es pas à l'armée du salut ici.

Voigt se redresse, toujours dos au public, la patronne continue son activité.

La patronne : Alors ? Tu prends quelque chose ou tu t'en vas ?

Voigt : Un café.

Un client, entrant en trombe : Les enfants c'est incroyable ! Extraordinaire ! Il se marre : J'ai jamais autant rit de ma vie !

La patronne : Qu'est-ce qui se passe ? C'est ta vieille qu'a pondu un œuf ou t'as avalé un sifflet dans ton sommeil ?

Le client : T'es pas au courant ? T'as pas lu les journaux ce matin ?

La patronne : Si tu crois que j'ai que ça à faire. Fais voir...

Le client lui tend un journal : Köpenick ! Le Capitaine de Köpenick ! Moi qui suis Berlinois j'ai jamais vu ça. Y'a de quoi rire à se faire péter la cravate, sauter au plafond, se rouler par terre. Incroyable ! Incroyable !

La patronne, en lisant, commence à comprendre : Alors ça, alors ça, alors là je dis bravo. Tout le conseil municipal aux arrêts, le maire au panier à salade menottes aux poignets. Un groupe de cinquante soldats réquisitionné, toute la ville en état de siège...

Le client : Et la meilleure, c'est qu'il était faux ! Un faux capitaine !

La patronne : Ah ben ça, ça va leur rabattre leur caquet à ces messieurs !

Le client : Et comment ! Il a fait des études celui-là, il devrait faire de la politique ça assurerait une bonne relève, il nous foutrait la Chancellerie cul par-dessus tête !

Voix off : Edition spéciale ! Edition spéciale ! Dernières nouvelles du Capitaine de Köpenick ! Edition spéciale ! Le Capitaine de Köpenick n'a pas été retrouvé ! Edition spéciale ! Le Capitaine de Köpenick nommé général ? Edition spéciale ! La femme du maire soupçonnée de complicité ! Edition spéciale !

Le client : Salut la compagnie, je vais lire la suite des aventures du Capitaine de Köpenick ! Il sort.

La patronne, en riant, va vers Voigt et lui tend le journal : Tiens le poivrot, prends-en de la graine ! Elle sort.

Voigt, lisant : « ...ainsi, cet extraordinaire plaisantin qui sans aucun doute va faire rire le monde entier, a pu prendre la poudre d'escampette, et va pouvoir profiter en toute sérénité du fruit de son larcin... ». Tu parles.

Le client revient avec un nouveau journal : Et les enfants, écoutez moi ça : « Maigre et osseux, épaules tombantes, visage pâle et assez laid, joues creuses, nez crochu, jambes en o, mains fines » C'est le signalement de mon clébard qu'est mort la semaine dernière ! Il explose de rire.

## Noir

### Scène 16

Préfecture de police de Berlin. Le commissaire, un inspecteur.

Inspecteur : Il faut relâcher le suspect commissaire, il ne correspond pas à la description.

Commissaire : Peut-être, mais vous connaissez ma théorie. Ce type était maquillé. Il faut faire des recherches du côté des officiers chassés de l'armée.

Inspecteur : Il vaudrait mieux laisser tomber. Nous allons être la risée de toute la population.

Commissaire : Hors de question, c'est une question de prestige. Si je ne suis pas capable de régler une telle affaire, à quoi me sert mon titre de commissaire impérial ?

Inspecteur : L'Empereur lui-même n'est pas en colère, au contraire ! Vous avez vu le rapport secret ? Il a éclaté de rire quand on lui a raconté cette histoire. Et il était fier en plus ! Mon cher Iago, a-t-il dit au Président, là vous pouvez voir ce que c'est que la discipline ! Une telle chose n'est possible qu'en Allemagne !

Commissaire : Tu parles, ma carrière est foutue si je ne trouve pas le coupable...

Un agent, entrant en trombe : Nous le tenons ! Pardon Monsieur l'Inspecteur...

Commissaire, sursaute : Qui ? Le Capitaine ?

L'agent : Oui Monsieur le Commissaire, on vient de l'arrêter au service des pièces d'identité.

Inspecteur : Laissez tomber, c'est la quarantième arrestation depuis ce matin.

L'agent : Il a avoué.

Inspecteur : Des aveux ? J'en ai déjà une bonne douzaine.

L'agent : Mais il nous a dit que l'uniforme était à la consigne de la gare.

Commissaire : Oh nom de Dieu ! Faites-le monter, vite ! L'agent sort.

Inspecteur : Ne vous faites pas d'illusions commissaire, au service des pièces d'identité ! Vous ne croyez tout de même pas que ce type serait assez stupide pour venir se jeter dans la gueule du loup !

On frappe à la porte. L'agent revient avec Voigt.

L'agent : Voici le Capitaine de Köpenick.

Long silence, l'inspecteur pouffe.

Commissaire : Pouvez-vous nous prouver que vous êtes bien le Capitaine de Köpenick ?

Voigt : Impossible, c'est vous qui devez le prouver, je ne suis pas un criminel professionnel.

Commissaire : La ferme, insolent ! Nous verrons bien. Il prend le téléphone : Oui, ici le commissaire, du nouveau pour l'uniforme ? Il est ici ? Vous l'avez trouvé à la gare ! Parfait ! Il raccroche. A l'agent : Descendez le chercher. L'agent sort.

Inspecteur, à Voigt : Bien cher ami, approchez-vous un peu. Vous avez certainement bien des choses à nous raconter, non ? Vous fumez ?

Voigt, étonné : Non merci.

Inspecteur, regardant le papier laissé par l'agent : Wilhelm Voigt. Racontez-moi, c'est le remords qui vous a poussé à vous livrer ?

Voigt : Non, pas vraiment. J'ai besoin d'un passeport et y en avait pas à Köpenick. C'est pour ça que je suis venu ici, parce qu'il me faut un passeport, il le faut.

Inspecteur : Et vous croyiez vraiment qu'on allait vous donner un passeport et vous laisser repartir ?

Voigt : Non, bien sûr. Mais comme l'employé m'a promis de me donner un passeport si je lui livrais le Capitaine de Köpenick, je sais que la prochaine fois que je serai libéré, j'aurai mon passeport, ce qui est promis est promis.

Inspecteur, jovial : Et ben dites donc, vous êtes un malin vous. Bon, alors racontez-moi votre histoire de passeport.

Voigt : Y'a rien à raconter. J'ai absolument besoin d'un passeport pour vivre, j'en peux plus de cette vie.

Inspecteur : Vous avez quel âge ?

Voigt : Cinquante-sept ans.

Inspecteur : Et le risque d'écoper d'une lourde peine ne vous cause pas plus de soucis que ça ?

Voigt : Et pourquoi ? Tout passe vous savez. J'ai l'habitude maintenant. Mais je ne supporte plus de jouer à cache-cache, et toutes ces salades administratives. Je n'en peux plus.

Inspecteur : Mais vous aviez l'argent, 4000 Marks c'est un sacré paquet...

Voigt, met la main à la poche intérieure de sa veste : Le voilà. Il en manque un peu, fallait bien que je vive, je me suis acheté de nouvelles chaussures. En tout, j'ai dépensé 83 Marks, les justificatifs sont dans l'enveloppe.

Inspecteur : Mais dites, vous auriez pu aller loin avec tout cet argent...

Voigt : Et alors ? Une fois dépensé j'aurais toujours pas eu de passeport. Non, non, j'aimerais avoir enfin la paix, c'est tout.

Inspecteur : Bien, reprenez vos esprits mon vieux, vous devez être sous le choc...

Voigt : Pas du tout. Je suis juste un peu étonné.

Inspecteur : Comment cela ?

Voigt : D'habitude, les gens de l'administration ne sont pas aussi gentils que vous.

Inspecteur : Mais c'est tout naturel mon vieux, on ne mange personne ici !

Voigt, dubitatif : Ouais.

Inspecteur : Vous permettez ?

Voigt : Je vous en prie.

L'inspecteur emmène le commissaire à l'écart.

Inspecteur : Selon toute vraisemblance, nous avons affaire à un malade mental. Fort, à Voigt : Bien, à présent racontez donc au commissaire comment vous est venue cette idée...

Voigt : C'est venu tout seul.

Commissaire : Oui, mais cette idée de vous déguiser en faux capitaine.

Voigt : Tous les enfants savent qu'avec un uniforme on peut faire n'importe quoi. Moi je l'ai toujours su.

Commissaire : Oui mais pourquoi Köpenick ?

Voigt : C'était le premier arrêt sur la ligne. Mais c'était une erreur de ma part. Ils ne délivrent pas de passeport à Köpenick. Si j'avais su, je serais allé jusqu'à Teltow, au chef lieu de district.

Commissaire : Et bien, on peut dire que les gens de Teltow on eu du pot.

Voigt : J'aurais eu mon passeport et je ne serais pas ici.

Commissaire : Ce doit être une belle andouille ce monsieur le maire Obermuller.

Voigt : Ne dites pas ça commissaire, vous auriez réagi de la même manière, c'est dans la nature des choses.

Commissaire : Oui euh... Mais dites-moi, comment se fait-il que vous connaissiez si bien le règlement militaire, l'exercice et tout ça... ?

Voigt : Oh, ça c'est pas grand chose Monsieur le commissaire. L'uniforme fait le boulot à lui tout seul.

Commissaire : Et vous avez fait ça sans aucune préparation. Vous avez arrêté une patrouille dans la rue et vous l'avez emmenée à Köpenick ?

Voigt : J'ai passé l'uniforme et j'ai donné des ordres.

Commissaire : On peut dire que vous avez eu de la chance.

Voigt : Ca fait partie de la stratégie. La chance est la première qualité d'un bon commandement, c'est Napoléon qui l'a dit.

Commissaire : Vous avez raté une vocation d'Empereur vous alors.

L'agent, entrant avec l'uniforme : Voici l'uniforme Monsieur le commissaire.

Commissaire : Faites voir, faites voir ! A Voigt : Où l'aviez-vous trouvé ?

Voigt : Dans la rue des grenadiers, chez le juif. Je l'ai acheté, il m'appartient.

Commissaire : Vous l'avez eu à l'œil ? Il fait le geste de voler.

Voigt : Mon cher Monsieur, de ma vie, je n'ai encore jamais volé qui que se soit. Je ne me suis jamais battu qu'avec des administrations.

Commissaire : Effectivement, un véritable uniforme de la garde, fabriqué à Potsdam. Dites, vous ne voudriez pas l'essayer ? Juste la veste et la casquette, j'aimerais voir ça !

Voigt : Si ça peut vous faire plaisir, donnez-la moi.

Commissaire : Un coup de main mon Capitaine ?

Voigt : Non ça ira. Il s'habille.

Commissaire, se met à rire : Extraordinaire ! A l'inspecteur : Pour un peu on se mettrait au garde-à-vous !

Voigt, salut militaire : Merci, repos Messieurs.

Tout le monde rigole.

Voigt : Monsieur le commissaire, puis-je vous demander une faveur ?

Commissaire : Bien sûr, de quoi s'agit-il ?

Voigt : Est-ce que je pourrais avoir un miroir ? Je ne me suis jamais vu en uniforme.

Commissaire : Comment ? Vous ne vous êtes pas entraîné devant un miroir ?

Voigt : Il n'y en avait pas là où je me suis changé.

Commissaire : Vite ! Faites venir un miroir ! Messieurs, ceci est le plus bel instant de mes trente années de carrière.

L'agent revient avec un miroir.

Commissaire : Voilà mon Capitaine ! Regardez, ça inspire le respect non ?

Voigt se place devant le miroir, dos au public. Il ne bouge pas. Soudain ses épaules se mettent à trembler, le rire le saisit, un rire immense, un rire à couper le souffle, un rire aux larmes. Dans ce rire il parvient avec peine à prononcer une phrase, il fait plusieurs tentatives et finit par le dire : C'est pas possible ! ! Le rire se poursuit, il se retrouve au sol, riant encore, mais on ne sait plus s'il rit ou s'il pleure, il se retrouve en position fœtale, faisant quelques mouvements saccadés et petit à petit, il se calme. Alors les autres, placés en rond autour de lui disent en chœur :

« Komm mit », sagte der Hahn, « etwas Besseres als den Tod werden wir überall finden ! »

Noir